

INDIANA

Esta primera humillacion del
 son villosa talenualo sege sand
 ha legabra vel utius una ducho
 han benedico de pueri, pero la
 defreosa y pucha a eroda na que
 fado inrotable na como un pais de
 Claudio de Lorenza, a un retrato de
 Italo, que potentes haller en la
 quatica, pero que no vana in
 ventura reproducir el arca: por
 sea na teniamos mas pretension
 que la de inspirar el desen de caso
 esto.

El autor nos presenta Indiana a
 diez y nueve años muy debil que
 hantada ya, pero no como la mujer
 no comprendida, no se ha urado de
 revelarse a los que la rodean: nfe

L'auteur nous présente Indiana à dix
 neuf ans, toute faible, toute brisée de
 son pas, comme la femme incomprise: elle
 ne s'est pas inquiétée de se révéler à ceux
 qui l'environnent: d'ailleurs elle s'ignore elle

El autor nos presenta Indiana a
 diez y nueve años muy debil que
 hantada ya, pero no como la mujer
 no comprendida, no se ha urado de
 revelarse a los que la rodean: nfe



Charpentier pinx.

Robinson sculp.

Indiana.

GEORGE SAND

INDIANA

INDIANA.



Cette première manifestation du merveilleux talent de George Sand est devenue un type bien exploité depuis ; mais la délicieuse et poétique créole est restée inimitable. C'est comme un paysage de Claude Lorrain, un portrait de Raphaël, que nous pouvons retrouver dans la nature, mais que l'art essaierait en vain de reproduire. Aussi n'avons-nous d'autre prétention que d'inspirer le désir de la connaître.

L'auteur nous présente Indiana à dix-neuf ans, toute faible, toute brisée déjà, non pas comme la femme incomprise : elle ne s'est pas inquiétée de se révéler à ceux qui l'entourent ; d'ailleurs elle s'ignore elle-

Esta primera manifestacion del maravilloso talento de Jorge Sand ha llegado á ser un tipo que muchos han beneficiado despues ; pero la deliciosa y poética criolla ha quedado inimitable : es como un pais de Claudio de Lorena, ó un retrato de Rafael, que podemos hallar en la naturaleza, pero que en vano intentaria reproducir el arte ; por eso no tenemos mas pretension que la de inspirar el deseo de conocerla.

El autor nos presenta á Indiana á diez y nueve años muy débil, quebrantada ya, pero no como la muger *no comprendida* ; no se hacurado de revelarse á los que la rodean ; ade-



même. Elle sent bien en son cœur une grande richesse, mais elle ne sait quel est ce trésor. Elle comprend que l'existence qu'on lui a faite ne suffit plus aux besoins de son imagination ardente; mais quelle vie mettra-t-elle à la place? Pourtant elle espère et se dit: « Un jour viendra; j'attendrai. »

C'est au château de Lagny, dans la lourde atmosphère de son intérieur triste et monotone, que nous apparaît pour la première fois la mélancolique Indiana. « Si vous l'eussiez vue enfoncée sous le « manteau de cette vaste cheminée de marbre « blanc, incrusté de cuivre doré; si vous l'eussiez « vue, toute fluette, toute pâle, toute triste, le coude « appuyé sur son genou, elle toute jeune, au mi- « lieu de ce vieux ménage, à côté de ce vieux mari, « semblable à une fleur née d'hier qu'on fait éclore « dans un vase gothique, vous eussiez plaint la « femme du colonel Delmare. » Aucune sympathie ne pouvait exister entre ce vieux soldat et cette jeune femme; ils le sentaient tous deux: le mari s'en irritait et devenait brutal; la femme en mourait en silence, et sa profonde tristesse ressemblait parfois à de la résignation, bien que son âme opprimée protestât sans cesse. Le vieux Delmare était despote, grossier, et presque toujours souffrant, ce qui augmentait encore l'irritabilité de son caractère. Lorsqu'il avait un accès de rhumatisme, tout était pour lui un sujet d'humeur et de reproche. Mais ce qui servait surtout de thème favori à ses emportements, c'était la tristesse habituelle de sa femme. Il rougissait devant elle de l'effroi qu'il lui inspirait, et, comme tous les êtres vulgaires, quand il se trouvait en tort, loin de l'avouer noblement, il devenait injuste et cruel. Alors il fallait tout le sang-froid de sir Rodolphe Brown, cousin de madame Delmare, pour la soustraire aux violences de son mari. Rodolphe, élevé aux colonies avec Indiana, l'avait suivie en France, et à force de loyauté, de simplicité, il était parvenu à rassurer la jalousie du vieux mari, qui ne voyait plus en lui que le frère de sa femme, et qui l'aimait à sa façon,

mas, se desconoce á sí misma; siente, sí, en su corazón una gran riqueza, pero no sabe cual es ese tesoro. Comprende que la existencia que le han deparado no basta para las necesidades de su ardiente imaginación, pero ¿qué vida substituirá en su lugar? Sin embargo espera y se dice: « Día llegará; esperaré. »

En la quinta de Lagny, en la pesada atmósfera de su triste y monótono interior, es donde nos aparece por primera vez la melancólica Indiana. « Quien la hubiera visto sentada bajo la campana « de aquella gran chimenea de mármol blanco con « embutidos de cobre dorado; quien la hubiese « visto tan delicada, tan pálida, tan triste, « apoyado el codo en la rodilla, tan jóven, en « medio de aquel viejo ajuar, al lado de aquel « marido viejo semejante á una flor nacida de « ayer que se ha hecho brotar en un jarro gótico, « hubiera compadecido á la esposa del coronel « Delmare. » Ninguna simpatía podía existir entre aquel soldado viejo y aquella muger jóven; ambos lo conocían, el marido con un despecho que le hacía ser brutal; la muger consumiéndose en silencio, y aunque á veces su profunda tristeza se parecía á la resignación, su alma oprimida protestaba sin cesar. El anciano Delmare era despota, grosero, y casi siempre estaba enfermo, lo que aumentaba la irascibilidad de su carácter. Cuando tenía un ataque de reumatismo, todo era para él un motivo de enfado y reconvenciones, pero lo que servía sobre todo de tema favorito á sus arrebatos era la habitual tristeza de su muger. Avergonzabase delante de ella del terror que le inspiraba, y, como todos los seres vulgares, cuando se conocía culpado, en vez de confesarlo noblemente, era injusto y cruel. Eutonces se necesitaba toda la sangre fría de sir Rodolfo Brown, primo de madama Delmare, para libertarla de las violencias de su marido. Rodolfo, criado en las colonias con Indiana, la había seguido á Francia, y á fuerza de rectitud, de sencillez había logrado sossegar los celos del viejo marido, que ya no veía

c'est-à-dire autant que peut aimer un égoïste. Sir Ralph, comme l'appelait Indiana, était le bon ange de sa cousine. Beaucoup plus âgé qu'elle, quoiqu'il fût encore jeune, il la protégeait depuis qu'elle était au monde; mais il était si froid, si impassible, si concentré, qu'Indiana lui savait à peine gré d'un dévouement de toute la vie, de tous les moments, qui ne réclamait rien, pas même qu'on voulût bien s'en apercevoir.

Indiana, comme toutes les femmes impressionnables, était superstitieuse. Un soir elle se trouva agitée, sans motif apparent, de terreurs vagues; il lui semblait qu'elle touchait à un moment décisif de sa vie. Elle dit à sir Ralph: « Vous direz encore que je suis folle, mais je ne sais quelle catastrophe se prépare autour de nous. Il y a ici un danger qui pèse sur quelqu'un... sur moi, sans doute... Mais... tenez, Ralph, je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée... J'ai peur. » Et Ralph, l'homme positif, ne vit dans cette idée que la suite d'une sensation nerveuse. Il essaya de distraire Indiana. Mais bientôt un homme est apporté mourant au château; il vient d'être blessé par le colonel Delmare, qui, le voyant monter par-dessus le mur de son parc, le prit pour un voleur, et lui tira un coup de fusil. Madame Delmare donne des soins au blessé. A son costume, à son air distingué, à l'or trouvé dans ses poches, on reconnaît que ce ne peut être un voleur. Alors le soupçon arrive au cœur de Delmare. Sa femme est bien empressée auprès de cet homme, qui pénètre chez lui par-dessus les murs! Il veut savoir le nom de cet inconnu, et c'est à Indiana qu'il s'adresse avec fureur. « Je l'ignore absolument! » lui répond-elle avec une froideur si pleine de fierté, que son terrible époux en fut comme étourdi un instant.

Raymon de Ramière, rendu à la vie par les soins d'Indiana, donne à M. Delmare des explications suffisantes de sa présence nocturne dans le parc de Lagny; puis, il quitte le château en emportant un

en él mas que al hermano de su muger, y que le quería á su modo, es decir, cuanto puede querer un egoísta. Sir Ralf, como le llamaba Indiana, era el buen ángel de su prima; de mucha mas edad que ella, aunque todavía era jóven, la protegía desde que habia venido al mundo, pero era tan frio, tan impasible, tan concentrado, que apenas le agradecía Indiana un sacrificio de toda la vida, de todos los momentos, que nada reclamaba, ni aunque se sirviesen echarle de ver.

Indiana, como todas las mugeres impresionables, era supersticiosa. Una noche se sintió agitada, sin motivo aparente, por vagos terrores; parecíale que se acercaba á un momento decisivo de su vida, y dijo á sir Ralf: « Dirás que soy una loca, pero no sé qué catástrofe se prepara al rededor nuestro. Hay aqui un peligro que pesa sobre alguno... sobre mí, sin duda... Pero... mira, Ralf, me siento conmovida como si se acercara una gran crisis de mi destino... tengo miedo. » Y Ralf, el hombre positivo, no vio en aquella idea mas que el efecto de una sensación nerviosa, y procuró distraer á Indiana, pero pronto entran en la quinta á un hombre moribundo; acababa de ser herido por el coronel Delmare, quien, viéndole subir por encima de la tapia de su parque, le tomó por un ladron y le disparó un tiro. Madame Delmare asiste al herido; por su trage, por su buen parecer, por el oro que se le encuentra en los bolsillos, se ve que no puede ser un ladron. Entonces M. Delmare concibe otras sospechas; ¡mucho se afana su muger por aquel hombre que entra en su casa por encima de las tapias! Quiere saber el nombre de aquel desconocido y se lo pregunta á Indiana con furor: « Lo ignoro absolutamente! » le responde ella con una frialdad tan llena de altivez, que su terrible esposo quedó un momento como aturdido. »

Raimundo de Ramière, recobrado á la vida por los desvelos de Indiana, da á M. Delmare explicaciones suficientes de su presencia nocturna en el parque de Lagny, y en seguida sale de la quinta

fugitif souvenir de la femme du colonel, qui lui reste en mémoire comme une douce apparition, bientôt oubliée au milieu du bruit et du monde.

Mais, dans la vie retirée d'Indiana, ce fut un grave événement; et bien souvent la rêveuse créole, assise auprès de la fenêtre du grand salon, occupée en apparence à nuancer les fleurs de sa tapisserie, se ressouvint du beau Raymon de Ramière.

Quelques mois après, à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne, Raymon retrouve Indiana environnée de tout le prestige du succès et de la beauté. Elle attirait tous les regards, tous les hommages. Elle était, ce soir-là, merveilleusement belle. « La simplicité de sa mise eût suffi pour la détacher en relief au milieu des diamants, des plumes et des fleurs qui paraient les autres femmes. Des rangs de perles tressées dans ses cheveux noirs composaient tout son écrin. Le blanc mat de son collier, celui de sa robe de crêpe et de ses épaules nues, se confondaient à quelque distance, et la chaleur des appartements avait à peine réussi à élever sur ses joues une nuance délicate comme celle d'une rose de Bengale éclosée sur la neige. C'était une créature toute mignonne, toute petite, toute déliée, une beauté de salon que la lueur des bougies rendait féerique, et qu'un rayon du soleil eût ternie. En dansant, elle était si légère, qu'un souffle eût suffi pour l'enlever; mais elle était légère sans vivacité, sans plaisir. Assise, elle se courbait comme si son corps trop souple n'eût pas eu la force de la soutenir; et quand elle parlait, elle souriait et avait l'air triste. » Le beau Raymon de Ramière s'approcha d'elle, et, touché au cœur par l'accent de cette voix créole un peu voilée, et si douce qu'elle semblait faite pour prier ou pour bénir, il lui rappelle les courts moments qu'il a passés à Lagny, il s'exalte à la chaleur de sa propre éloquence, et Indiana recueille avec avidité chacune de ces paroles eni-

llevándose un fugitivo recuerdo de la esposa del coronel, que le queda en la memoria como una dulce aparición, pronto olvidada en medio del bullicio y de las diversiones.

Pero, en la vida retirada de Indiana, aquella aventura fué un grande acontecimiento, y muchas veces la melancólica criolla, sentada junto á la ventana del salon, ocupada al parecer en casar las flores de un bordado de tapicería, se acordó del gallardo Raimundo de Ramière.

Pocos meses despues, en un baile en casa del embajador de España, Raimundo halló á Indiana rodeada de todo el prestigio del triunfo y de la hermosura: todas las miradas, todos los homenajes eran para ella: aquella noche estaba maravillosamente hermosa. « La sencillez de su trage hubiera bastado para destacarla en relieve en medio de los diamantes, de las plumas y de las flores que engalanaban á las otras mugeres. Varias sartas de perlas trenzadas en sus negros cabellos componian todo su tocado. El blanco mate de su collar, el de su vestido de crespon y de sus hombros desnudos, se confundian á alguna distancia, y el calor de las habitaciones habia conseguido apenas producir en sus mejillas un matiz delicado como el de una rosa de Bengala nacida sobre la nieve. Era una criatura monísima, pequeñita, delicada, una hermosura de salon que el resplandor de las bugías hacia parecer hechicera y que hubiera deslustrado un rayo del sol. Cuando bailaba, era tan leve que un soplo hubiera bastado para levantarla, pero era ligera sin vivacidad, sin placer. Sentada, se doblegaba como si su cuerpo demasiado flexible no hubiera tenido fuerza para sostenerla, y cuando hablaba, sonreía y parecía triste. » El bizarro Raimundo de Ramière se acercó á ella y conmovido su corazón por el acento de aquella voz criolla algo velada, y tan dulce que parecía formada para orar ó para bendecir, le recuerda los breves momentos que ha pasado en Lagny, se exalta con el fuego de